

La bataille de la Bérézina et son enseignement



L'histoire ne se répète jamais. Mais elle évolue toujours selon les mêmes schémas.

Allocution de la fête fédérale 2012 du Conseiller fédéral
Ueli Maurer, chef du Département fédéral de la défense,
de la protection de la population et du sport DDPS

La bataille de la Bérézina et son enseignement

Allocution de la fête fédérale 2012 que le Conseiller fédéral Ueli Maurer, chef du Département fédéral de la défense, de la protection de la population et du sport DDPS, a tenu le 31 juillet à Hinwil et St. Margrethen et le 1^{er} août à Uster, Siblingen, Linden et Münsingen.

La Suisse fête aujourd'hui son anniversaire et c'est tout d'abord une occasion pour se réjouir. En Suisse, nous avons de bonnes raisons pour le faire. Nous vivons en effet en liberté et prospérité dans un pays magnifique.

Les anniversaires sont aussi l'occasion d'envisager l'avenir. Nous devons ces prochaines années prendre des décisions de principe pour notre pays, à commencer par nos rapports avec l'UE. Bruxelles veut que nous reprenions directement le droit de l'UE. En principe, la question que nous devons nous poser est la suivante: souhaitons-nous rester indépendants et suivre notre propre voie? Acceptons-nous de nous lier à l'UE au point de faire dépendre de sa destinée notre propre avenir? Nous ne savons pas quelle sera l'évolution de l'UE. Mais il est certain que les revendications adressées à notre petite Suisse prospère se font de plus en plus insistantes au fur et à mesure que la crise d'endettement et de l'Euro s'accroît.

«La question que nous devons nous poser est la suivante: souhaitons-nous rester indépendants et suivre notre propre voie? Acceptons-nous de nous lier à l'UE au point de faire dépendre de sa destinée notre propre avenir? Nous ne savons pas quelle sera l'évolution de l'UE. Mais il est certain que les revendications adressées à notre petite Suisse prospère se font de plus en plus insistantes au fur et à mesure que la crise d'endettement et de l'Euro s'accroît. Résister à cette pression et à ses appétits sera donc notre tâche la plus importante ces prochains temps.»



Résister à cette pression et à ses appétits sera donc notre tâche la plus importante ces prochains temps.

Mais les anniversaires sont aussi l'occasion de se remémorer le passé et de se souvenir de ce qui était alors bien et agréable. Mais il faut aussi se rappeler ce qui a été moins réussi, les mauvaises décisions, faiblesses et coups du destin. En effet, le passé nous permet souvent de tirer de précieux enseignement pour l'avenir.

Vous êtes sans doute nombreux à connaître la chanson de la Bérézina: «Notre vie ressemble au voyage d'un promeneur dans la nuit» («Unser Leben gleicht der Reise eines Wanders in der Nacht») qui constitue en quelque sorte un deuxième hymne national non officiel de la Suisse. Cette chanson a été chantée par Thomas Legler pour encourager ses camarades dans une situation sans issue: c'est en 1812 que s'est déroulée la bataille désespérée de la Bérézina.

Cette année, c'est le 200^e anniversaire de cette bataille. La Bérézina est un fleuve qui traverse la Biélorussie. Une contrée très éloignée de notre pays. Mais les événements qui s'y sont déroulés sont devenus un fragment important de l'histoire suisse. C'est pourquoi je pense que la Fête fédérale 2012 est le bon moment pour se rappeler des événements de 1812. Car comme je l'ai déjà signalé: en passant en revue le passé, on apprend à envisager l'avenir avec une plus grande perspicacité. Même si l'histoire ne se répète jamais, elle se déroule toujours selon les mêmes schémas.

I. Ambiance 1812

Jetons un coup d'œil sur les événements d'il y a 200 ans: Napoléon domine l'Europe, de l'Espagne à l'actuelle Lituanie. Mais cela ne lui suffit pas. En Prusse orientale, il regroupe ses troupes, armes et chevaux. Il prévoit une campagne contre le tsar russe. C'est finalement près d'un demi-million de soldats qui entrent en 1812 avec la Grande Armée en Russie.

À l'époque, la Suisse n'était pas un pays libre. Elle est contrôlée par la France et son destin est régi par des tiers. Depuis la fin de l'indépendance en 1798, des milliers de jeunes Suisses doivent servir dans l'armée française. La Suisse a dû recruter 12 000 soldats pour l'aventure insensée de Napoléon en Russie. Certains étaient volontaires. Mais la plupart sont recrutés de force et doivent quitter leur famille et métier.

Rien que l'appel met les soldats au bord de l'épuisement. Il faut prendre conscience de la situation: pas de chemins de fer ou camions pour ces déplacements. Les distances doivent être effectuées à pied et il faut traverser toute l'Europe au pas de charge avec des bagages de 30 kilos ou plus et cela sur des centaines et milliers de kilomètres. Lorsque l'armée de Napoléon est rassemblée en Prusse orientale, elle a déjà effectué des marches pendant des mois. Un régiment suisse était par exemple stationné auparavant à Marseille, un autre au détroit de Messine, la Sicile est en face, soit à la pointe extrême de la botte italienne. [1]

Le capitaine Siegrist du canton de Schaff-

house évoque le quotidien de ses transferts gigantesques: sa compagnie doit se présenter à Napoléon pour l'inspection de l'armée, elle vient d'effectuer 22 heures au pas de charge et il n'y a que quatre miches de pain pour 120 hommes. Ensuite, c'est le grand appel, mais l'arrivée de l'Empereur est retardée: «Nous étions toute la journée armés, alors que nous n'avions rien mangé pendant déjà deux fois 24 heures.» [2]

Mais ce n'est que le début. Les tourments et épreuves augmentent encore lorsque les troupes franchissent la frontière russe. C'est l'été. Les marches forcées à travers des plaines sans fin dans une chaleur étouffante ne semblent connaître aucune fin. Il n'y a pas d'eau propre. Les rares fontaines sont infestées de cadavres. Les soldats meurent de soif ou boivent l'eau infestée et meurent de la diarrhée au bord de la Ruhr. [3]

La campagne perdure. L'été étouffant se mue en hiver russe impitoyable. Napoléon se trouve sur la retraite de Moscou.

C'est la fin novembre. La neige tombe. Les températures baissent. Tout manque: uniformes, armes, munition et notamment la nourriture.

Thomas Legler décrit la troupe comme suit: «Les uniformes (sont) quasiment méconnaissables, pas de souliers, pas d'armes, les têtes, mains et pieds sont couverts de bandages...» [4]

Un chirurgien suisse note: «quant aux soldats malades, on ne peut leur apporter l'aide requise faute de médicaments, ... et la majeure partie de l'armée, à l'exception de ceux qui font partie de l'Etat-Major,

ressemble à un tas de fantômes sortis des tombeaux.» [5]

David Zimmerli, un officier argovien, se rappelle d'avoir rencontré lors d'une nuit très froide un garde près d'un feu: le soldat se pousse un peu de côté pour lui faire de la place. «Avec des yeux hagards reflétant la faim et une misère infinie, nous étions assis en silence autour du feu.» Finalement, il échange un peu de schnaps contre un morceau de viande de cheval cuite. Lorsqu'ils échangent quelques mots, il s'aperçoit que l'autre est aussi un Suisse. Épuisé, il s'appuie contre le camarade et s'endort. Il finit par se coucher entièrement sur l'autre. Cela lui sauve la vie, car lorsqu'il se réveille, l'autre, qui était couché sur le sol gelé, était mort, le gel avait rigidifié ses membres et j'avais donc sommeillé sur un mort. [6]

La lutte pour la survie se retourne de plus en plus contre les propres camarades et vire à l'égoïsme brutal: les maisons où se trouvent les blessés et ceux qui sont épuisés sont démolies pour obtenir du bois à brûler. Thomas Legler rapporte avec terreur que l'on va même jusqu'à incendier des maisons entières pour y laisser délibérément brûler les blessés. [7]

L'Argovien Sebastian Isler raconte dans ses notes comment il recherche des souliers: sur le champ de bataille, il cherche un mort ayant une taille de chaussure semblable. Mais les souliers sont gelés et ne peuvent pas se détacher. Il sectionne alors au couteau la jambe du mort pour la dégeler au-dessus d'un feu. [8]

Affamée et épuisée, l'armée battue atteint

la Bérézina. C'est le dernier grand obstacle sur le chemin du retour. Il n'y a pas des ponts sur ce fleuve. Les colonnes de soldats s'agglutinent sur les bords du fleuve. Des pionniers œuvrent dans l'eau glacée pour construire un pont. L'artillerie russe frappe les rangs. Les cosaques attaquent. La panique s'empare sans cesse des soldats. Ceux qui n'arrivent plus à se tenir debout sont piétinés par ceux qui suivent. Les chariots avec les chevaux s'enfoncent dans l'eau, les hommes tombent dans le fleuve et s'y noient.

Les troupes suisses ont la mission de défendre la tête de pont et de couvrir de la sorte la retraite. Pour décrire le courage des soldats, on dit généralement: «ils se sont battus jusqu'à la dernière cartouche». On ne saurait dire cela des Suisses à la Bérézina. Lorsqu'ils se présentent au combat, la plupart n'avaient déjà plus de cartouches. C'est avec des baïonnettes qu'ils se défendent contre les attaques rapides des cosaques à cheval. Sur les 1300 soldats suisses, seuls environ 300 se présentent après la bataille encore à l'appel. [9]

Dans une optique militaire, c'est un acte de bravoure. La troupe suisse a permis de sauver la vie de milliers de soldats qui ont pu se retirer via la Bérézina grâce à la tête de pont.

Mais sur le plan politique, la destinée de nos soldats de la Bérézina est une véritable tragédie: ils ne se sont pas sacrifiés pour leur patrie. Ils sont morts dans une guerre insensée pour une cause insensée. Et ceux qui sont tombés dans la bataille de la Bérézina ne représentent qu'une par-

tie des milliers de Suisses qui ont laissé quelque part leur vie sur le continent dans des guerres napoléoniennes. [10]

II. Les trois raisons du désastre

Ce n'est pas un chapitre réjouissant de l'histoire suisse. Mais il est riche d'enseignements. En effet, si des soldats suisses meurent à la Bérézina, très loin de leur patrie, bien des choses ont déjà dysfonctionné avant la bataille.

L'histoire de la bataille de la Bérézina commence bien avant 1812:

En 1789, la Révolution française éclate. Dans les années 1790, les citoyens suisses exigent des réformes: les principales revendications sont plus de droits démocratiques et l'abolition de la dîme, soit des impôts moins élevés. [11]

Et il y a la fascination pour les nouvelles idées des Français. Dans la nouvelle élite autoproclamée, il y a de nombreuses personnes qui sont littéralement hypnotisées. Elles croient en l'avènement d'une nouvelle ère dans laquelle une Suisse souveraine n'a plus d'importance ni de place.

Il ne faut pas oublier la situation internationale: Berne et Zurich sont des villes riches alors que les autres États européens connaissent des difficultés financières. Napoléon a d'urgence besoin d'argent pour ses armées et le nouvel ordre européen qu'il appelle de ses vœux. En effet, les grandes visions sont coûteuses. [12] Cela était le cas hier et l'est encore aujourd'hui. Dans de telles situations, on pense rapidement à se procurer l'argent là où il se trouve. Dans ces circonstances, les gou-

vernants et stratèges pensent immanquablement à la Suisse. Ils ont notre pays dans le collimateur.

En résumé, voici les trois raisons qui conduisent finalement au désastre à la Bérézina:

Premièrement: La classe politique n'a pas pris le peuple au sérieux. Elle ignore les revendications et besoins des citoyens. Elle n'admet ni plus de démocratie ni des impôts moins élevés. L'élite politique se distance du peuple et se méfie des citoyens. Cela creuse un fossé entre le gouvernement et le simple citoyen.

Deuxièmement: Il existe à l'intérieur, notamment dans les milieux intellectuels, des personnes qui cherchent à s'adapter et des euphoriques. Elles se

laissent aveugler par des mots nobles et des visions brillantes. Elles croient au début d'une nouvelle ère dorée. Elles ont l'impression que leur patrie est trop petite, trop insignifiante et démodée.

Troisièmement: Les dirigeants politiques sont confrontés aux revendications sans cesse nouvelles et hardies de l'étranger. Ils pensent pouvoir satisfaire les adversaires en leur cédant. Ils sacrifient de la sorte peu à peu la souveraineté du pays.

Aveuglement

Il vaut la peine de jeter un coup d'œil sur les arguments des euphoriques et des personnes qui souhaitaient s'aligner dans les années 1790. Le débat de l'époque nous paraît réellement intemporel: c'est l'éter-

«Ce n'est pas un chapitre réjouissant de l'histoire suisse. Mais il est riche d'enseignements. En effet, si des soldats suisses meurent à la Bérézina, très loin de leur patrie, bien des choses ont déjà dysfonctionné avant la bataille.»



nel débat sur l'autodétermination ou la soumission.

Une toute nouvelle Europe doit naître. Elle séduit par des slogans comme «Liberté, Égalité, Fraternité». Tout doit être innové: les poids et mesures, les lois et la juridiction, les droits de douane et impôts, les monnaies et pièces, l'habillement et les formes de politesse, etc.

Les idées ne sont pas toutes mauvaises. Mais elles sont nombreuses à l'être. Il est en tous les cas fâcheux qu'elles soient imposées par la contrainte et contre la volonté des peuples concernés.

En Suisse, il existe également à l'époque des gens qui mettent tout en œuvre pour que la pression étrangère sur le pays augmente. À l'aide de cette pression, ils souhaitent en effet réaliser leurs idées et leurs propres objectifs politiques.

Frédéric César De La Harpe et Peter Ochs par exemple œuvrent contre le propre pays.

De La Harpe soumet à Paris une pétition pour demander aux Français une invasion. Il ne parle naturellement pas de conquête, mais préfère utiliser le mot de «libération». Le juriste Peter Ochs se considère comme un penseur et précurseur cultivé. Il écrit sans succès des drames et libretti d'opéras. En revanche, ses intrigues politiques sont couronnées de succès: Peter Ochs dénigre déjà la simple volonté de se défendre comme une provocation. En lieu et place, il demande une participation financière de la Suisse à la grande cause ; il préconise l'achat d'emprunts publics français. [13] Encore avant l'invasion, il écrit déjà

sur commande de Napoléon une nouvelle Constitution.

Le pasteur von Stettlen, Emanuel Salchli, écrit un hymne aux Français: Chaque strophe se termine par «Venez nous renforcer sous l'empire des lois», «Kommt, um uns unter der Herrschaft der Gesetze zu kräftigen!» [14] Il va de soi qu'il s'agissait de lois dans une version que le pasteur Salchli et ses amis français souhaitaient.

Céder jusqu'à disparaître

Mais la plus grande responsabilité est celle des autorités. À force de céder constamment, elles finissent directement par s'abolir elles-mêmes. En feuilletant un livre d'histoire, on trouve une chronologie de concessions sans cesse nouvelles. Le même schéma se déroule actuellement: on formule des exigences. On menace et la Suisse cède.

Cela aiguise les appétits. La partie adverse formule de nouvelles exigences. Et notre pays cède de nouveau et continue à le faire jusqu'à ce que la Suisse n'existe plus. On commence par demander le renvoi de l'ambassadeur britannique. La Suisse docile accepte immédiatement et le renvoie. Ensuite on enlève aux Grisons la Valteline et l'incorpore à un État satellite français en Italie du Nord. La Suisse ne réagit pas. Ensuite c'est au tour de Genève.

Et quelle est la réponse? Lorsque Napoléon traverse la Suisse, les lieux de son passage lui rendent respectueusement les honneurs militaires.

Des territoires dans le Jura et à Bienne sont occupés. On laisse faire.

La pression sur Berne augmente alors. Dans le gouvernement bernois, c'est le parti dit de liberté qui domine. Il s'agit de ceux qui sont partisans de concessions jusqu'au bout. Ils pensent pouvoir satisfaire les adversaires par des concessions. Les Français mélangent adroitement les menaces et revendications avec des belles paroles évoquant le bon voisinage, l'harmonie et l'amitié. [15]

Ce n'est qu'en hésitant que le canton de Berne commence à se mobiliser. Les Français entrent simultanément dans le canton de Vaud. Sans y rencontrer de résistance. On suit ainsi le conseil de la Diète fédérale, qui recommande textuellement d'arrêter dans le canton de Vaud toutes les «exécutions militaires», «parce que cela provoque les interventions étrangères». [16]

On pose des ultimatums sans cesse nouveaux. Un général français demande finalement que le gouvernement bernois se retire et que toutes les troupes se démobilisent dans les 30 heures ; mais lui-même laisse avancer ses troupes vers Berne. [17] Cela signifie: bien que l'ennemi avance, il faut envoyer les propres soldats à la maison. Et effectivement: les autorités bernoises et les délégués zurichois à leur côté acceptent aussi avec humilité cette exigence.

C'est le début du chaos. Les unités déjà mobilisées se sont trahies et se séparent de nouveau. A Berne, la résignation, la colère et le désespoir se répandent.

Les autres cantons fédéraux réagissent de manière aussi couarde que Berne: à Zurich, un Freiherr von Hotze s'est présenté

et a insisté pour qu'on mette à sa disposition des troupes pour aider les Bernois. Hotze s'appelle en réalité Köbi Hotz et vient de Richterswil. Ce n'est pas n'importe qui: dans l'armée russe et autrichienne, il a exercé des fonctions élevées et dans les engagements au combat, il a prouvé être un général en chef génial. Pour assister sa patrie, il prend des vacances et se rend à Zurich. Mais non, on hésite, on tergiverse et on ne fait rien jusqu'à ce que Berne capitule. En se battant de nouveau comme général autrichien contre les Français, Hotz a montré plus tard qu'il eut été extraordinairement capable.

Les Français entrent alors immédiatement à Soleure et peu après, lancent l'attaque sur Berne.

À Berne, un nouveau gouvernement se constitue avec à sa tête Karl Albrecht von Frischung, un homme qui ne songeait qu'à s'aligner. Le matin du 4 mars 1798, il prête serment et jure fidélité à Berne. À midi, il signe le document de capitulation: en secret dans le dos du peuple ! [18]

La manie de céder se mue alors en trahison nationale: le gouvernement a déjà capitulé lorsque les soldats bernois et des volontaires mal armés se lancent encore le 5 mars près de Fraubrunnen, au Grauholz et près de Neuenegg (ici même victorieusement) dans la bataille pour défendre leur patrie.

La population eut été en majorité encore prête à défendre le pays. Mais son élite politique l'a trahi.

La volonté de se défendre est historiquement prouvée: un membre du parti de la

paix, le maître tailleur Eggimann, décrit comme suit l'ambiance qui règne alors dans la population: on ne pouvait pas parler de capitulation «pour éviter d'être maltraité, voire même assassiné, par les citoyens de la campagne fous de colère qui voyaient un traître dans chaque personne qui parlait de reddition.» [19]

Le Zurichois Hans Conrad Wyss rapporte de Berne que sans cesse, des groupes de soldats sont passés devant la mairie: «Ils réclamaient des armes, de la munition et qu'on leur donne des officiers». [20]

Les femmes s'associent elles aussi volontairement aux troupes qui partent à l'assaut: Karl Ludwig Stettler, un officier bernois, témoin oculaire et historien, rapporte avoir vu de nombreuses femmes armées, «sveltes comme des sapins et éblouissantes comme des roses» avec une envie guerrière sauvage dans les yeux bleus d'habitude si doux». [21] Cela fait à l'époque sensation dans le monde entier: on discute des Bernoises qui se rendent à la bataille armée de fourches et de faux même au Parlement britannique, au Congrès américain et dans la presse américaine. [22] Plus tard, Jeremias Gotthelf rend un hommage littéraire aux héroïnes et héros avec «Elsi, die seltsame Magd». Bien trop tard, les autres cantons comprennent ce que cela signifie que de perdre la liberté. Il est déjà trop tard pour résister avec succès lorsqu'ils réalisent que l'occupant apporte le centralisme et des impôts élevés.

Les Schwyzois et les Valaisans, le Glaronnais et les citoyens de l'Oberland bernois

et bien d'autres encore se soulèvent, doivent se battre en cavaliers seuls et sont battus après des succès initiaux.

Les Nidwaldiens cherchent à se libérer dans une révolte populaire désespérée. C'est un combat inégal entre les citoyens et les Français bien armés et il se termine par un massacre cruel à Stans. Pestalozzi s'occupe alors des orphelins.

Les conséquences

La perte de la liberté et de l'indépendance se termine pour la Suisse par une catastrophe:

La Suisse n'est plus un pays indépendant, mais un État vassal. Cela signifie: ce ne sont plus les Suisses qui décident, mais d'autres. Les décisions sont désormais prises à Paris. Les Suisses doivent obéir.

Le célèbre Johann Caspar Lavater, pasteur à l'église Saint-Pierre de Zurich, voit immédiatement clair dans les paroles de liberté creuses des seigneurs étrangers: «Tout en haut sur chaque décret – liberté – sur la même feuille: le général commande ce qui suit ...» [23]

L'obéissance entraîne l'obligation de payer. Les Français pillent le trésor de Zurich et de Berne et imposent aux autres cantons des obligations financières très lourdes. Les Suisses financent de la sorte la campagne d'Égypte de Napoléon. [24] Ironie du sort, il s'agit de l'argent que l'on ne voulait pas dépenser en Suisse pour une armée moderne.

Le général Maurus Meyer von Schauensee, un Lucernois, qui est au départ du côté de ceux qui cherchent à s'aligner,

constate bientôt avec dépit: «ces brigands ne veulent rien d'autre que de mettre la main sur l'argent !» [25]

Il s'avère que cela est encore en dessous de la vérité. Les nouveaux seigneurs ne veulent pas seulement de l'argent pour financer leur mégalomanie, ils demandent aussi des soldats qu'ils envoient allègrement au casse-pipe pour servir leurs buts. Comme les camarades de Thomas Legler qui sont tombés par milliers sur les champs de bataille étrangers. À la Bérézina et ailleurs.

III. Conclusion

Quel enseignement pouvons-nous encore tirer de ces destins, 200 années plus tard? Nous ne devons affronter aucune guerre napoléonienne. Les Suisses ne sont pas envoyés à la bataille de la Bérézina. L'Europe n'est pas gouvernée depuis Paris. Mais je pense malgré tout que ces destins nous enseignent beaucoup: l'histoire ne se répète jamais. Mais elle évolue toujours selon les mêmes schémas. C'est pourquoi nous pouvons en déduire des principes intemporels que nous ne devrions pas non plus oublier dans la situation internationale actuelle; par exemple lorsque des organisations internationales nous mettent sous pression en raison de notre régime libéral ou lorsque l'UE cherche à nous soumettre à son autorité juridique:

- Lorsque les milieux politiques ignorent les soucis, peurs et souhaits des citoyens, cela est dangereux pour le pays. Les anciennes autorités ont montré de manière

exemplaire comment leur orgueil et distance du peuple détruisaient la confiance dans l'État.

- On annonce toujours de temps à autre une nouvelle ère. Les euphoriques souhaitent alors abandonner rapidement ce qui a fait ses preuves et s'enthousiasment pour de grandes visions. La prudence est de mise, car on n'en paiera le prix qu'un peu plus tard.
- Celui qui cède docilement à des exigences dans l'espoir de contenter de la sorte la partie adverse commet une erreur lourde de conséquences. En politique internationale, des concessions rapides ne font qu'entraîner de nouvelles revendications encore plus étendues.

Le 1^{er} août est une journée de liesse. Et les citoyennes et citoyens suisses ont de bons motifs pour se réjouir. Pour qu'il en reste également à l'avenir nous ne devons pas oublier de tirer un enseignement de l'histoire.

«L'histoire ne se répète jamais. Mais elle évolue toujours selon les mêmes schémas.»



Quellen

- [1] Daniel Furrer, Soldatenleben. Napoleons Russlandfeldzug 1812, Zürich 2012, S. 107 ff.
- [2] Daniel Furrer, Soldatenleben. Napoleons Russlandfeldzug 1812, Zürich 2012, S. 110
- [3] Albrecht von Muralt, Thomas Legler, Beresina. Erinnerungen aus dem Feldzug Napoleons I. in Russland 1812, Bern 1940, S. 181
- [4] Daniel Furrer, Soldatenleben. Napoleons Russlandfeldzug 1812, Zürich 2012, S. 213
- [5] Daniel Furrer, Soldatenleben. Napoleons Russlandfeldzug 1812, Zürich 2012, S. 118
- [6] Daniel Furrer, Soldatenleben. Napoleons Russlandfeldzug 1812, Zürich 2012, S. 141f.
- [7] Albrecht von Muralt, Thomas Legler, Beresina. Erinnerungen aus dem Feldzug Napoleons I. in Russland 1812, Bern 1940, S. 214 ff.
- [8] Daniel Furrer, Soldatenleben. Napoleons Russlandfeldzug 1812, Zürich 2012, S. 116 f.
- [9] Albrecht von Muralt, Thomas Legler, Beresina. Erinnerungen aus dem Feldzug Napoleons I. in Russland 1812, Bern 1940, S. 207
- [10] Daniel Furrer, Soldatenleben. Napoleons Russlandfeldzug 1812, Zürich 2012, S. 66
- [11] In der Waadt, im Thurgau und anderswo kommt die gut verständliche Sehnsucht nach politischer Eigenständigkeit dazu.
- [12] Jürg Stüssi-Lauterburg, Hans Luginbühl, Vivat das Bernerbiet bis an d'r Welt ihr End!. Berns Krieg im Jahr 1798 gegen die Franzosen, Brugg 2000, S. 16, S. 77
- [13] Jürg Stüssi-Lauterburg, Hans Luginbühl, Vivat das Bernerbiet bis an d'r Welt ihr End!. Berns Krieg im Jahr 1798 gegen die Franzosen, Brugg 2000, S. 17
- [14] Jürg Stüssi-Lauterburg, Hans Luginbühl, Vivat das Bernerbiet bis an d'r Welt ihr End!. Berns Krieg im Jahr 1798 gegen die Franzosen, Brugg 2000, S. 298 f.
- [15] Jürg Stüssi-Lauterburg, Hans Luginbühl, Vivat das Bernerbiet bis an d'r Welt ihr End!. Berns Krieg im Jahr 1798 gegen die Franzosen, Brugg 2000, S. 24
- [16] Jürg Stüssi-Lauterburg, Hans Luginbühl, Vivat das Bernerbiet bis an d'r Welt ihr End!. Berns Krieg im Jahr 1798 gegen die Franzosen, Brugg 2000, S. 107
- [17] Jürg Stüssi-Lauterburg, Hans Luginbühl, Vivat das Bernerbiet bis an d'r Welt ihr End!. Berns Krieg im Jahr 1798 gegen die Franzosen, Brugg 2000, S. 37
- [18] Jürg Stüssi-Lauterburg, Hans Luginbühl, Vivat das Bernerbiet bis an d'r Welt ihr End!. Berns Krieg im Jahr 1798 gegen die Franzosen, Brugg 2000, S. 300
- [19] Jürg Stüssi-Lauterburg, Hans Luginbühl, Vivat das Bernerbiet bis an d'r Welt ihr End!. Berns Krieg im Jahr 1798 gegen die Franzosen, Brugg 2000, S. 304
- [20] Jürg Stüssi-Lauterburg, Hans Luginbühl, Vivat das Bernerbiet bis an d'r Welt ihr End!. Berns Krieg im Jahr 1798 gegen die Franzosen, Brugg 2000, S. 271
- [21] Jürg Stüssi-Lauterburg, Hans Luginbühl, Vivat das Bernerbiet bis an d'r Welt ihr End!. Berns Krieg im Jahr 1798 gegen die Franzosen, Brugg 2000, S. 263
- [22] The Bermuda Gazette, No. 752, Saturday, July 7, 1798; Jürg Stüssi-Lauterburg, Hans Luginbühl, Vivat das Bernerbiet bis an d'r Welt ihr End!. Berns Krieg im Jahr 1798 gegen die Franzosen, Brugg 2000, S. 365
- [23] Jürg Stüssi-Lauterburg, Weltgeschichte im Hochgebirge, Brugg 2011, S. 35
- [24] Hans Rudolf Kunz, Motive für die Eroberung der Schweiz im Jahr 1798, o.O., 1978, S. 4
- [25] Leonhard Haas, General Maurus Meyer von Schauensee und die Französische Revolution, Zürich 1956, S. 18

Etre un peuple libre.

- **Tenez-vous à votre indépendance?**
- **Vous avez votre propre avis, vous ne le cachez pas, et vous savez ce que signifie la responsabilité personnelle?**

Il y a en Suisse des forces qui n'apprécient guère ces valeurs de liberté et d'autonomie.

Il y a des forces qui voudraient laisser l'Union Européenne prendre tout en main. Pour que nous, Suisses, devenions dépendants, perdions notre autonomie et que l'affaire soit vendue au peuple suisse sous prétexte d'être «incontournable».

Voilà ce que nous combattons, nous, l'Action pour une Suisse indépendante et neutre ASIN, qui se situe au-dessus des partis.

La liberté et l'autonomie de la Suisse sont des biens trop précieux pour que nous y renoncions à la légère.

L'Action pour une Suisse indépendante et neutre (ASIN) est une association indépendante des partis politiques. Depuis 1986, elle s'engage en faveur de l'indépendance, de la démocratie directe et de la neutralité suisse.

- L'ASIN n'est pas un parti politique.
- L'ASIN finance son activité par des cotisations annuelles et des dons.
- Les membres de l'ASIN viennent de toutes les parties du pays.

Aidez-nous dans ce combat!



Adhérez à l'Action pour une Suisse indépendante et neutre (ASIN)



☐ membre (☐ couple), ☐ donateur ou ☐ sympathisant.

Cotisation annuelle: membre 35 fr. (couple 50 fr.), donateur 100 fr., sympathisant à bien plaisir

☐ Veuillez s.v.p. m'envoyer des informations détaillées sur l'ASIN.

Nom/prénom

Adresse

NPA/lieu

Date/signature

Envoyer à:

ASIN, Thunstrasse 113
case postale 669
3000 Berne 31
Tél: 031 356 27 27
www.asin.ch
e-mail: asin@asin.ch

Nous vous remercions de votre soutien!

PostFinance: Compte postal 30-10011-5 ou
Banque Valiant SA, Bundesplatz 4, 3001 Berne
Valiant-Postkonto: 30-38112-0
Konto-Nr.: 16 8.185.034.04
IBAN CH12 0630 0016 8185 0340 4